

**PREMIÈRE PARTIE**  
**UNE CHUTE SALUTAIRE**

*Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort.*

Friedrich Nietzsche



## LE CIEL SUR LA TÊTE

**L**E SOLEIL EST DÉJÀ HAUT dans le ciel de Bruxelles en ce matin de juillet. Depuis quelques jours, la ville et ses artères ont adopté le rythme calme des vacances. Au sous-sol des cliniques Saint-Luc, une porte vient de se refermer derrière moi. J'ai le sentiment d'avoir croisé le boxeur Mike Tyson dans la salle d'attente, et d'avoir mis publiquement en doute sa virilité... Je suis « atomisé »!

À défaut d'uppercut, c'est la phrase que vient de me balancer le jeune médecin qui m'a envoyé au tapis: « Votre scanner montre une tumeur de la taille d'une balle de golf, elle est située à la base des deux hémisphères cérébraux, au centre de votre boîte crânienne. Pas certain qu'elle soit cancéreuse, mais bon...

Rappelez dans deux jours, quand le professeur sera de retour. »

Comme un automate, je me mets en mouvement vers la sortie. Les couloirs de l'hôpital défilent dans un songe, l'impression que le temps se comprime et s'étire à l'infini. Les bruits, les couleurs, les visages m'apparaissent de façon irréaliste. Je ne sens plus rien, je ne vois plus rien, je n'entends plus rien alors que ces minutes se figent à jamais dans ma mémoire. J'avance, hagard, vers le parking et m'affale dans ma voiture.

La voilà enfin, la cause de cette lente métamorphose. Depuis des mois, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Je n'ai plus ni envies ni courage, incapable d'entreprendre ces activités sportives que j'aime tant, d'insuffler mon rythme et mon enthousiasme habituels dans la conduite des affaires. Je lutte toute la journée contre d'incessantes pertes d'énergie. Il faut tenir debout envers et contre tout et assumer mes responsabilités de père et de patron. Et ces nuits infinies, passées à ingurgiter des antidouleurs pour lutter contre ces migraines que rien ne chasse, ces nuits où je sombre dans la plus profonde dépression avec le sentiment que les murs de la chambre vont se refermer sur moi, que jamais je n'aurai la force de me lever le matin pour affronter le monde, ces nuits où les seuls moments de sérénité sont les heures passées à observer dormir ma femme et mon petit garçon. À me dire que, pour eux, je ne sombrerai pas.

Je n'ai pas beaucoup de connaissances médicales mais je sais qu'une tumeur au cerveau a presque toujours une issue fatale... J'ai trente ans et pas vraiment envie de tirer ma révérence.

Il n'a pas dit cerveau, il a dit « boîte crânienne » et « pas sûr qu'elle soit cancéreuse ». Je tourne et retourne sa phrase dans ma tête. Que faire? Que croire? Tous ces médecins se sont déjà tellement trompés depuis six mois... À qui en parler? Suis-je condamné ou est-ce un incident de parcours? Je me sens comme suspendu au-dessus du vide par une paire de fines bretelles, me demandant si mes boutons de culotte vont tenir.

Quarante minutes plus tard, je sors enfin de ma torpeur, je mets le contact et démarre. Une nouvelle vie commence.

Sur la route qui me ramène au travail, j'essaie tant bien que mal de faire le point. Je suis encore sonné et je me sens désarmé. Par où commencer et comment gérer la nouvelle vis-à-vis de mes proches? Voilà la question qui commence à m'angoisser. À ce stade, rien n'est sûr et tout est possible. Ce qu'il me faut, c'est en savoir plus sur mon état réel, et vite. Je rentre au bureau. Le mien est situé tout au bout du bâtiment qui me semble interminable, aujourd'hui. Je presse le pas pour éviter de croiser le regard d'un collaborateur et je m'enferme à mon poste de travail. Le médecin qui a eu le nez fin et m'a prescrit le scanner cérébral,

là où les autres voulaient me donner du Prozac pour « combattre un état dépressif dû au surmenage », doit pouvoir m'aider. Je décroche mon téléphone... Pas de réponse. J'appelle son compagnon, qui travaille avec moi. Quelques minutes plus tard, lorsqu'il entre dans mon bureau, je rassemble silencieusement mes forces et m'accroche à la table pour contenir mes jambes qui ont du mal à me porter : « Jean-Paul, ce que je vais te dire est totalement confidentiel. Voilà ce qui m'arrive et j'ai besoin de savoir au plus vite. C'est Nathalie qui a mis le doigt sur le problème là où les autres médecins étaient dans le brouillard le plus complet. Il faut qu'elle appelle aujourd'hui l'hôpital et qu'elle rassemble l'information que n'a pas pu me donner le stagiaire. Dis-lui bien que je veux qu'elle me dise la vérité, toute la vérité... Quelle qu'elle soit ! »

L'après-midi se passe dans le brouillard le plus complet, avec l'anxiété grandissante du retour à la maison et des questions inévitables que Caroline, mon épouse, me posera sur ma journée et les tests du matin. Je suis déchiré entre deux sentiments que je ne parviens pas à gérer, celui de la protéger d'un stress inévitable et mon immense besoin de poser mon fardeau en partageant mes angoisses et mes peurs. Le repas du soir m'offre un ultime répit, notre petit garçon étant trop accaparant à l'heure du dîner pour tenir une conversation soutenue. Après qu'elle a couché notre fils, je la rejoins dans la salle de bain pour lui expliquer sur le ton le plus neutre

et le plus apaisant possible le déroulement de ma matinée. Elle reste calme et souriante... Seule sa main qui vient d'agripper le radiateur derrière elle traduit l'onde de choc.

Je fais le point avec Nathalie, mon médecin, le matin suivant. Elle n'a pas encore obtenu les informations de l'hôpital mais la pathologie lui semble connue. Diplômée en médecine générale en Belgique et en neurochirurgie en Afrique du Sud, elle a déjà été confrontée aux mêmes symptômes chez des patients sud-africains. Son explication est directe, précise et claire, malgré l'absence des résultats cliniques. Elle me fait part des hypothèses à prendre en considération et des suites possibles. La perspective n'est pas joyeuse mais le fait d'en savoir davantage me redonne un peu de force, du moins, c'est le sentiment que j'en retire.

Les choses semblent plus claires. Il est peut-être temps, me dis-je, d'en parler à mes parents. J'appelle mon père en me disant qu'il saura gérer mieux que moi la communication et la situation vis-à-vis de ma mère : « Papa, je voulais que tu saches, ce n'est pas grave mais un peu gênant et je ne sais pas comment l'expliquer à maman. Les médecins ont trouvé une tumeur... » Ma gorge se noue, plus un son n'en sort et mes yeux se noient. D'une main fébrile, je coupe la communication, laissant mon père, incrédule et désespéré, à l'autre bout du fil.